

Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **29 (1896)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ciables qu'elle rend à l'Ancien Testament, l'assyriologie, bien que plus directement utile aux études bibliques que l'égyptologie, qui ne connaît ni Joseph ni Moïse, ne peut pas dépasser le judaïsme révélé, ni même l'atteindre. Les religions païennes, en face de la révélation, tombent sous le coup du verdict de saint Paul : « Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; » l'Évangile seul permet de dire : « Lorsque je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. » 1 Cor. XIII, 11.

CLÉM. DE FAYE.

PHILOSOPHIE

L'ANNÉE PHILOSOPHIQUE 1895¹.

Une illusion bien naturelle a de tout temps porté les hommes à exagérer l'importance de l'époque où ils vivaient, à s'imaginer qu'avec eux s'achevait ou commençait une période historique et que le monde allait changer de face. De nos jours, cette opinion est plus répandue que jamais, et — il faut en convenir, — un examen attentif de la situation présente paraît la justifier pleinement. Entre tous les indices de désorganisation sociale, il en est un qui frappe tout particulièrement l'observateur sérieux : c'est le contraste effrayant entre le progrès des sciences et de leurs applications, l'accroissement du bien-être, la diffusion de l'instruction dans les masses populaires, l'affinement de l'esprit dans les classes dites supérieures... et le recul de l'état moral. M. Renouvier en fait la remarque au commencement de son mémoire intitulé : *Doute ou croyance* : « Cette grande civilisation matérielle et intellectuelle est de moins en moins une civilisation morale. »

La situation serait meilleure probablement, ou pourrait le devenir, si la philosophie remplissait sa mission de « directrice des idées générales. » Malheureusement, elle a perdu l'empire qu'elle exerçait jadis sur les esprits. Jamais, à vrai dire, on n'a autant philosophé, mais jamais non plus on n'a tranché les questions difficiles avec plus de précipitation, d'ignorance et de désinvolve-

¹ Publiée sous la direction de F. Pillon. Paris, Alcan, 1896.

ture. En morale, en sociologie, en économie politique la bourgeoisie n'a d'autres idées que celles que lui dictent des journalistes dont la plupart n'ont pas fait d'études sérieuses, et quant aux graves problèmes que pose la réflexion de l'esprit humain sur les sciences, ils sont résolus couramment par des savants sans culture philosophique ou par des philosophes sans suffisante culture scientifique.

Dans ce désarroi de la philosophie, M. Renouvier distingue pourtant deux idées capitales en elles-mêmes et par leurs conséquences théoriques et pratiques, qui se sont de plus en plus imposées aux esprits dans les temps modernes et qui dominent la pensée contemporaine : la première de ces idées est celle de l'enchaînement universel et invariable des phénomènes ; la seconde, qui lui est étroitement unie, est celle de l'infinité de l'univers dans l'espace et dans le temps. Le déterminisme revêtit d'abord une forme théologique et consista surtout dans l'affirmation de l'absolue prescience divine inconciliable avec le libre arbitre humain ; puis il se *laïcisa*, et des philosophes tels que Descartes, Malebranche, Leibnitz, Spinoza et Kant furent tous plus ou moins déterministes, les uns à leur corps défendant, les autres avec passion. Les empiristes depuis Locke jusqu'à H. Spencer et Taine contribuèrent pour une forte part au triomphe de cette doctrine, et de nos jours enfin la Science (avec une lettre majuscule, et non pas la vraie science, toujours limitée), l'a faite sienne et la soutient avec une prétention à l'infailibilité qui ne le cède en rien à celle de l'ancienne théologie. Quant à l'infinisme, il a eu des destinées analogues. D'abord théologique, présent et assez visible même dans les systèmes opposés en apparence à l'idée de l'éternité du monde, il s'est lui aussi peu à peu *laïcisé* ; et l'histoire de la philosophie moderne envisagée à ce point de vue, nullement spécial, montre l'accord fondamental des plus illustres philosophes, en dépit de leurs divergences. C'est ainsi que Spinoza et Leibnitz, les théologiens et les matérialistes, ont en commun leur conception infiniste. Il ne manque aux monistes que la croyance en Dieu et aux orthodoxes qu'un peu plus de logique pour que les uns et les autres puissent être justement qualifiés de panthéistes.

Le lecteur trouvera dans le mémoire que j'analyse des vues nouvelles et profondes sur l'histoire de la philosophie. Voici, à titre d'exemple, quelques lignes qui jettent une vive lumière sur la doctrine de Schelling : « Le panthéisme, en son développement

germanique, après Kant, a pris une forme très analogue à celle de l'émanation (quoique progressiviste et « platement optimiste »), et ces allures dominatrices et fastueuses qui ont excité la verve satirique de Schopenhauer. C'est encore une descente de l'être, mais c'est en même temps une ascension continue. L'Absolu de Schelling est l'unité du fini et de l'infini, et l'identité des différents : toujours le même concept mystiquement contradictoire ; et il est le germe d'où sortent parallèlement, disons mieux, identiquement, l'arbre de la nature et l'arbre de la connaissance, lesquels en en sortant n'en sortent pourtant pas, desquels ils ne se séparent pas quand ils en sortent, et dont la croissance, en se terminant, accompli, grâce à la raison et à la philosophie, expressions de l'absolu, le retour du monde à l'unité première et universelle qu'il n'a jamais quittée. »

L'infinitisme et le déterminisme réunis en une doctrine qu'on appelle volontiers aujourd'hui la *Science*, sont en réalité une croyance. En effet, l'infinitiste, même s'il nie la possibilité d'un nombre infini, est obligé d'admettre que les choses existantes forment et ne forment pas une totalité ; il viole le principe de contradiction et sa thèse n'est, par conséquent, qu'une croyance irrationnelle et mystique. Le déterministe ne réussit pas mieux à démontrer la sienne de manière à forcer la conviction de ses adversaires. Il *croit* à l'enchaînement nécessaire des phénomènes comme ses adversaires *croient* au libre arbitre humain et sa croyance présente même une étrange particularité : la pensée étant, par hypothèse, rigoureusement déterminée, la loi qui le contraint à affirmer la nécessité en force d'autres à affirmer la liberté ; autrement dit, elle s'affirme et se nie tour à tour elle-même, et, chose plus étrange encore, puisque aucun déterministe n'est conséquent dans la pratique, la loi s'affirme et se nie successivement en son propre esprit selon les jugements qu'il porte sur ses actions ou sur les actions de ses semblables.

Ainsi, « du déterminisme sort logiquement, par la vertu de son hypothèse, le doute sur tout jugement et sur sa propre vérité, » et de l'infinitisme sort la contradiction, « c'est-à-dire, à tout le moins, le doute encore. » Ces doctrines prétendues positives et scientifiques engendrent un scepticisme irrémédiable et un pessimisme radical, avoué hautement par les uns, dissimulé par les autres sous le masque d'un parfait contentement. A ce faux dogmatisme, la philosophie critique, plus fidèle que la philosophie

kantienne au principe de la relativité des connaissances, oppose la doctrine d'un premier commencement des phénomènes, la croyance en un Dieu personnel, en la réalité permanente de la personnalité humaine, en « la contingence des futurs laissés à la discrétion des personnes ouvrières de leurs destinées. » Cette croyance est légitime parce qu'elle ne s'applique à rien qui ne soit entièrement intelligible, elle est confirmée par son accord avec les exigences de la loi morale, elle permet enfin d'échapper au doute et au désespoir.

On remarquera dans ces belles pages de *l'Année philosophique* une tendance accentuée à porter sur le terrain moral la question même de l'infini de l'univers, qui jusqu'ici, avait été surtout discutée au point de vue logique. Sans doute, M. Renouvier ne renonce nullement à appliquer à l'infinisme le principe de contradiction; mais il ajoute ces paroles significatives : « Il vaudrait mieux, dans la supposition où la vertu des raisonnements apodictiques n'irait pas jusqu'à forcer la conviction de l'impossibilité de l'infini, et s'arrêterait à commander le doute, transporter la question dans le domaine de la raison pratique, et appeler en première ligne les motifs moraux à en dicter la solution.... » (p. 39.) En effet, ceux qui estiment qu'en cette occasion, le néocriticisme dépasse les limites de la certitude logique, pourraient, semble-t-il, considérer les deux thèses opposées, celle de l'infinisme et celle du « premier commencement » comme deux croyances dont la seconde est en vérité plus rationnelle, mais entre lesquelles ce doit être, en définitive, la morale qui décide.

On a reproché aux néo-criticistes l'abus qu'ils font de la logique, en particulier du principe de contradiction. M. Fouillée les accuse maintenant de participer au mouvement néo-mystique et découvre une certaine affinité entre leurs théories et l'esprit décadent de la jeune littérature. D'ailleurs, ce n'est pas seulement à M. Renouvier qu'il s'en prend, mais d'une manière générale à la philosophie de la contingence, à Lotze qui en fut le principal initiateur et à M. Boutroux qui vient de la renouveler. A en croire le brillant polémiste, ces penseurs éminents exerceraient une influence funeste et seraient les vrais promoteurs de la réaction contre la science.

M. Dauriac, qui n'est pas moins bon polémiste et quitte aussi volontiers « la truelle pour l'épée, » lui répond avec beaucoup de

verve. Ce qui déplaît et choque dans le vigoureux réquisitoire de M. Fouillée, ce dont ceux qu'il vise ont le droit de se plaindre, c'est la méthode de discussion, chère aux avocats, mais suspecte aux philosophes, consistant à faire subir à la doctrine adverse une déformation assez profonde pour la rendre méconnaissable, avant de la réduire à l'absurde. M. Fouillée est un esprit trop pénétrant et trop subtil pour s'en tenir uniquement à ces procédés de polémique vulgaire ; aussi commence-t-il par se placer au point de vue de ses adversaires, et ce n'est qu'après avoir loué leur talent et l'excellence de leurs intentions, exposé leurs idées avec clarté et même avec sympathie, qu'il engage la lutte dans laquelle il ne s'interdit pas toujours les ruses de guerre. C'est ainsi qu'il accuse M. Renouvier de livrer le monde au hasard. Or, quiconque a lu les *Essais de critique générale* ou simplement l'article *Doute ou croyance*, analysé tout à l'heure, sait très bien que ce philosophe ne conteste nullement l'enchaînement des pensées et des actes, et affirme au contraire, en même temps que la liberté, l'existence d'un ordre universel auquel n'échappe aucun phénomène. C'est ainsi encore qu'il reproche à M. Boutroux ses tendances « si opposées, semble-t-il, et à l'esprit scientifique et à l'esprit philosophique. » Mais, si le professeur de la Sorbonne pense que la *Science* est une abstraction et que chaque science particulière, en même temps qu'elle tient aux autres, garde sa physionomie propre, il s'accorde en cela avec des mathématiciens, des physiciens et des biologistes qui ne sont pas étrangers au véritable esprit des sciences puisqu'ils contribuent à leurs progrès ; et d'ailleurs rien ne saurait justifier une pareille critique à l'adresse d'un des rares hommes de ce temps auquel ses profondes connaissances scientifiques et philosophiques confèrent une réelle autorité en matière de philosophie des sciences.

Concluons avec M. Dauriac : à qui M. Fouillée persuadera-t-il que si M. Stéphane Mallarmé jouit d'une renommée inquiétante, que si M. Maurice Mæterlink usurpe sa réputation de rival d'Eschyle... « la faute en est à Lotze, parce que Lotze se contente d'affirmer le monde sans chercher d'où il vient ; à Renouvier parce qu'il croit à la discontinuité des successions psychiques dans la conscience humaine ; à Emile Boutroux parce qu'il croit à la contingence des lois et, par suite, à la distinction irréductible des sciences ? »

M. Pillon continue ses très intéressantes études sur *L'évolution*

de l'idéalisme. L'année dernière, il déterminait la vraie position philosophique de Malebranche, et faisait ressortir l'originalité trop méconnue de sa doctrine. Cette année, il rend un nouveau service à ceux qui ne peuvent se contenter de vagues notions d'histoire de la philosophie, en attirant l'attention — avant de passer au scepticisme de Bayle, — sur un penseur injustement oublié, l'abbé de Lanion. Lanion — vous chercheriez en vain ce nom dans le dictionnaire philosophique de Franck — est un disciple original de Malebranche, qui se prononce plus résolument que son maître en faveur de l'idéalisme. Au fond, Malebranche restait hésitant entre l'idéalisme et le réalisme, ayant à concilier les exigences contraires de la raison et de la foi. L'abbé de Lanion, qui publie ses *Méditations* sous un pseudonyme, se soustrait, plus encore qu'il ne l'avoue, à l'autorité de la foi, consulte les seules lumières de la raison et déclare hardiment l'existence des corps incompréhensible et impossible en vertu du principe malebranchiste de la simplicité des voies divines. « Il est de la grandeur et de la sagesse de Dieu d'agir toujours par les voies les plus simples, et de faire le moins de décrets qu'il lui est possible. » Dieu qui me donne directement mes sensations et mes pensées n'a nul besoin de créer de l'étendue et n'en crée pas ; ce serait un trop « long détour » de créer des corps pour me les faire voir et un détour inutile, puisque les prétendus corps sont sans action sur les esprits. Notez que Lanion modifie et perfectionne sur d'autres points encore le système de Malebranche.

L'étude sur Bayle est inachevée. M. Pillon y suit le développement de la pensée de ce grand homme qui, né protestant, se convertit au catholicisme, puis revint au protestantisme, et dont les conversions religieuses, toujours sincères, furent de simples changements d'opinion, comme la conversion au cartésianisme. Après avoir considéré chez Bayle le catholique, le protestant et le cartésien, il reste à étudier le sceptique. C'est dire que nous n'avons encore qu'une introduction à ce chapitre important de l'histoire de l'idéalisme. Attendons-nous à voir M. Pillon porter sur la critique de Bayle un jugement assez différent de ceux auxquels nous ont habitués les historiens de la philosophie.

On trouvera dans la *Bibliographie philosophique* le compte rendu et la critique d'une centaine d'ouvrages parus en France, pendant l'année 1895.

E. MURISIER.
